

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 27

Artikel: Le chien
Autor: Guex, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225329>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Sommes-nous dans les régions dévastées de la France du Nord, ou bien dans les ruines de quelque cité antique ? La route décrit une courbe gracieuse et, dans le lointain, accrochées aux derniers contreforts de la montagne, de pittoresques maisons apparaissent. On dirait qu'elles sont taillées dans la roche et entassées les unes sur les autres.

— Où sommes-nous ? demande François inquiet.

La main tendue en avant, le chauffeur lui répond :

— Là-haut sur la crête, vous apercevez les Baux et, à gauche, c'est le Val d'Enfer.

François, qui a sans doute fait un mauvais rêve, s'écrie :

— Alors, vous nous menez en enfer, à présent. Il ne manquait plus que ça !

Marc-Henri, goguenard, lui répond :

— Tu n'y seras pas plus mal que chez toi. L'enfer, dans ce pays, cela n'a rien d'effrayant. J'ai l'impression qu'on s'en accommoderait volontiers ! Il n'avait pas achevé sa phrase que la voiture s'arrêtait en face de l'« Hôtel de la Reine Jeanne », l'un des mieux achalandés de l'endroit.

Nous n'avions pas mis pied à terre que deux ou trois guides nous entouraient déjà, promettant, si nous les suivions, de nous faire voir des merveilles.

Marc-Henri les repoussa d'un geste en déclarant :

— C'est bon, c'est bon. On verra voir. Pour le moment, on a soif !

Ces propos furent dits avec tellement d'autorité que les guides s'éloignèrent, attendant, sans doute, une occasion plus favorable.

Dans la salle à boire de l'« Hôtel de la Reine Jeanne », nous avons bu une bouteille de Châteauneuf du Pape qui a fait merveille et réconcilié François avec l'enfer dans lequel il va passer une heure ou deux. Le chauffeur lui-même s'est déclaré enchanté de sa promenade et de la « fine goutte » que nous lui avons offerte. A la première bouteille succéda une seconde. Et la troisième aurait certainement fait son apparition si Marc-Henri ne s'y était pas énergiquement opposé :

— Il s'agit maintenant, fit-il, de visiter ce village des Baux. On n'est pas venu jusque-là pour rester dans une pinte.

Il se leva le premier et sortit. Nous l'avons tous suivi, même Jules au Sapeur, lequel s'appretait déjà à faire « schmolitz » avec le chauffeur.

— Je vous attends ici, déclara ce dernier, en vidant son verre et en allumant un bout de Grandson qu'il déclara excellent.

Dans la Grand'Rue, laquelle est étroite comme une venelle du moyen-âge, nous nous sommes acheminés à la queue leu leu, admirant les vieilles maisons construites en partie dans les rochers. Ici et là, voici une porte originale, une fenêtre à meneaux, un pavillon, une tourelle crénelée. Tandis que François s'extasiait devant la

grande baie vitrée de l'hôtel de Manville qui porte encore, sur son fronton, la devise de Genève : « *Post tenebras lux* », Marc-Henri affirma qu'il fallait sortir de ce quartier de vieilles baraques pour aller voir la vue. Sur la « Place de la Lauze », nous avons obliqué à droite et sommes arrivés devant l'esplanade de l'église d'où nous avons eu un joli coup-d'œil sur toute cette pittoresque contrée.

Au fond, c'est le Val d'Enfer avec son dédale de pierres et ses éboulis puis, à nos pieds, voici quelques maisons au milieu de champs en culture.

Une jolie vendeuse de « souvenirs du pays » veut bien nous donner quelques explications. Petite et gracieuse, dans son corsage brun, elle nous regarde gentiment. Elle a des yeux magnifiques, un teint mat et un petit nez spirituel qui enchante Marc-Henri. Médusés, nous formons le cercle autour d'elle et buvons ses paroles. Elle nous montre, au premier plan, un moulin qui porte le nom de « Maître Cornille », ce qui fait tressaillir de joie François du Crêtet. Puis, avec un sourire ambigu, elle désigne, du doigt, une maison à demi-ruinée qui s'appelle : « Pavillon de la Reine Jeanne, rendez-vous d'amour des Princes des Baux ».

Ses explications furent coupées d'un éclat de rire de Marc-Henri :

— Ces tonnerres de Méridionaux, s'écria-t-il, il n'y en a point comme eux. Grands coups d'épée et... rendez-vous d'amour ! Quelle superbe race ! C'est le cas de dire : « *Poison de souleil* ! »

Après nous avoir affirmé que le poème « *Mirreille* » avait été filmé dans le vallon que nous avions sous les yeux, la jeune vendeuse nous parla des seigneurs des Baux qui étaient de grands batailleurs, du roi René qui a laissé des souvenirs dans toute la Provence et de la reine Jeanne dont la vie aventureuse serait trop longue à raconter.

Pour remercier notre aimable vendeuse, nous lui avons acheté une quantité d'objets inutiles. Marc-Henri s'est offert un plat qui servira à orner la plus belle chambre de sa maison et qui porte ces mots :

*A la table et au lit,
Tout rit quand j'y suis.*

La voiture nous attend. Encore un dernier regard à cette pittoresque bourgade des Baux et nous filons, à travers des champs d'oliviers, vers la ville d'Arles, perdue là-bas, tout là-bas, dans la plaine.

Jean des Sapins.

LA PATRIE SUISSE. — Dans *La Patrie Suisse* du 8 juillet : le passage du Tour de France à Genève, le grand prix motocycliste à Berne, les fêtes de gymnastique de Dubendorf, le raid des hydravions italiens, l'installation du nouveau musée Wagner, à Lucerne, les fêtes des promotions. Des variétés : le palais de la Monnaie à Londres, la page de l'alpiniste, une chronique musicale sur les manifestations de Florence, une page gaie, formant avec les nouvelles, les romans, les pages de mode, le fond de ce beau numéro.

LE CHIEN

N'était au commencement de juillet. Il faisait lourd et chaud. Aux terrasses des cafés, les clients immobiles, somnolaient à demi, regardaient l'arroseuse passer devant eux. Sous le pinceau d'eau, le pavé d'un blanc dur et fatigant se teignait en plus sombre, comme un meuble sous le ripolin luisant. Deux petites rigoles troubles couraient le long des trottoirs, s'engouffrant dans les criblets. Cette odeur de vapeur fraîche pénétrait les choses, montait de la rue pour se perdre très haut dans le bleu du ciel. Au pied d'une façade, une éclaboussure en feu d'artifice, lentement séchait, s'effaçait. Et de nouveau, la chaleur implacable enfièvre l'atmosphère. On n'entendait que le chantonnement monotone d'un moteur électrique et le clac... clac régulier d'une courroie de transmission... Ah ! dormir sur la table, le bras replié, s'abandonner pesamment à ce mouvement giratoire qu'on sent tourbillonner dans sa tête vide et lourde...

Ernest Regamey, sous-secrétaire provisoire à l'Etat, venait de faire un agréable petit somme. Il se leva, s'étira, et à grands coups d'eau se rafraîchit la figure. Puis, sifflotant, il crocha son col, passa son paletot, alluma une cigarette et sortit. Les mains dans les poches, il descendit deux étages, traversa le corridor sonore et glacé, et se trouva sur le trottoir.

Comme il s'avancait, un petit chien aux longs poils bruns, la langue pendante, l'œil vif et agitant une queue touffue, se jeta dans ses jambes, se dressant sur ses pattes de derrière, il cherchait un appui. Ernest Regamey recula plutôt par crainte de taches parce que la bête ne paraissait nullement agressive.

— Allons, allons ! Bas les pattes, polisson !

Et se baissant, il fit semblant de ramasser un caillou et le geste de le lancer devant lui. Le petit chien courut, flaira le sol, tourna court et s'en revint, frétilant, au petit trot. Ernest Regamey qui s'en allait déjà, se retourna :

— Ah ! mais non, mon petit, je ne te veux pas !

Et pour l'effrayer, il tambourina des pieds et gesticula des bras, comme s'il se fut agi d'une poule...

— Brrr !

Ce qui rendit le roquet fou de joie, croyant qu'on voulait jouer avec lui ! Et il jappait, et il sautait, partait, fonçait et évitait le pied d'un brusque crochet. Déjà les passants amusés, s'arrêtaient, souriaient doucement. Ernest Regamey se sentit mal à l'aise et un peu honteux de ferrailer contre ce toutou et il reprit son chemin d'un air faussement détaché... Le petit chien s'était arrêté, intrigué. Il tourna la tête, sembla réfléchir, parut hésiter, se secoua vivement, mordit une puce qui lui tourmentait le flanc et... de son même trotinement régulier, le corps un peu de biais, il emboîta le pas derrière sa nouvelle connaissance.

Ernest Regamey avait plusieurs commissions à faire et il comptait bien que le petit chien, à la longue, se lasserait. Il entre coup sur coup dans deux magasins et toujours le petit chien était là, assis sur son derrière, attendant. Il n'était pas entré dans les magasins, mais profita d'un simple rideau qui fermait un salon de coiffure, pour y suivre son nouveau maître.

Il n'avait pas pénétré tout de suite. Mais voyant qu'Ernest Regamey ne sortait pas, il s'était enhardi, avait traversé la salle d'attente sans s'arrêter, flairé le fauteuil et reconnu son homme. Alors, tranquillement, il se coucha sur le flanc, les pattes raides, la gueule entrouverte, et haletant doucement, il ferma les yeux. Ernest Regamey expliqua :

— Bon, le voilà qui vient là, depuis chez moi, je n'ai pas pu m'en débarrasser. C'est bien joli les chiens, mais...

Le coiffeur ne le laissa pas finir :

— Oh ! monsieur Regamey, il ne faut pas lui en vouloir c'est qu'il vous aime bien !

Et toute la conversation roula sur les chiens.

Le coiffeur connaissait une quantité d'histoires qu'il racontait, comme s'il les avait vécues. La barbe finie, il demanda :

— Monsieur, veut-il que je lui dégage un peu les tempes ?

— Oui, parfaitement, vous pouvez donner un petit coup.

— Une friction ?

— Non, merci.

— Je coiffe en arrière ?

— S'il vous plaît.

Et comme le coiffeur tendait la main vers la bouteille à vaporisateur :

— Non, ne mettez rien. Coiffez à sec.

— Bien, monsieur.

Ernest Regamey paya. Et pendant que l'apprenti lui brossait les épaules, le patron se pencha sur le chien, lui taquina le ventre de son doigt, ce qui faisait pédaler l'animal...

— Oui, mon tout gros, on avait bien chaud sous sa fourrure !

Et se tournant vers son client :

— Dites donc, monsieur Regamey, si je le tondais un peu qu'en pensez-vous ?

— Oh! vous savez, ça n'en vaut pas la peine!

— Comment ça, mais il se sentira bien plus à l'aise. C'est fait en cinq minutes! Une coupe à la « lion », hein ? Avec des manchettes aux pattes et un mouchet au bout de la queue. Vous verrez ça, comme ça sera joli !

— Mais, je vous assure...

— Allons, allons ! faites-moi ce plaisir. Gaston apporte la tondeuse !

Ernest Regamey resta pour suivre l'opération, le petit chien semblait si heureux et se prêtait docilement à la manœuvre. Et les longs poils tombaient, remplissant le salon d'une odeur forte.

Le coiffeur le reposa sur ses pattes :

— Là, mon toutou, c'est fait.

Et à monsieur Regamey :

— N'a-t-il pas meilleur façon ainsi ?

Le petit chien était au comble du contentement, il allait d'un homme à l'autre en tournant sa queue comme un fouet à crème. Soudain, il resta immobile et jappa. Quelqu'un entra. C'était une grosse femme, essoufflée, la figure rouge. Elle ne fit qu'un saut sur l'animal qu'elle empoigna, serra passionnément sur sa poitrine et se mit à le bercer comme un poupon, en le couvrant de baisers :

— Mon pauvre petit chéri, tu étais là ? Comme je t'ai cherché, mon amour !

Et tout à coup, elle s'aperçut qu'il était tondus. Et, des larmes dans la voix, elle s'exclama :

— Quelle horreur ! Comme ces brutes t'ont arrangé !

Elle marchait sur le coiffeur épouvanté...

— C'est une honte, monsieur, de profiter ainsi d'une bête sans défense !

— Mais pardon, madame, c'est monsieur que voilà...

La grosse femme l'interrompit et se tournant vers Ernest Regamey :

— Ah ! c'est vous qui l'avez amené ici ! C'est du propre, vous êtes un sans cœur, monsieur, parfaitement, un sans cœur et un lâche !!! Et puis... je vous reconnais bien, vous habitez au 27. Ah ! monsieur, ça ne se passera pas comme ça ; je porte plainte, moi !

Et, son petit chien sous son bras, elle sortit, rageuse.

Ernest Regamey la suivit, et on les entendit discuter, la grosse femme clapissait :

— Ça ne me regarde pas, monsieur. Vous vous expliquerez au juge ! Je porte plainte !

Le coiffeur déversa sa mauvaise humeur sur son apprenti, atterré, les bras ballants...

— Allons, toi, qu'est-ce que tu fiches là, planté comme un piquet ? Débarrasse-moi ces sales poils et en vitesse, que je n'en revoie plus un !

Deux jours plus tard, Ernest Regamey reçut par la poste une citation... et une note de cinq francs, tarif pour la tonte d'un chien...

Benj. Guex.



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Pendant la marche le brouillard s'était levé, et il faisait un temps superbe, lorsque nous atteignîmes le plateau d'Iéna ; là, un vieux grenadier de la garde, qu'un boulet avait frappé au bas ventre et qui, par ce fait, était blessé à mort, me demanda de l'eau ; malheureusement je n'avais ni bidon, ni gourde, et le cours d'eau le plus rapproché était à une demi-lieue au moins, ce qui fit que je ne pus le satisfaire ; cela lui aurait épargné bien des souffrances puisqu'il serait certainement mort de suite s'il avait bu, ses intestins s'échappant par sa blessure. Je me le rappelle toujours : il possédait une de ces belles figures de troupiers français, avec de grosses moustaches et de forts favoris. Je dus le laisser étendu sur les sacs des Prussiens, lesquels étaient arrangés avec grand soin comme s'ils avaient dû revenir les prendre après la bataille gagnée par eux ; mauvaise plaisanterie, fanfaronne ; à 5 heures, le soir, ce pauvre grenadier avait été vu d'une partie de l'armée qui arrivait sur le plateau, il continuait à demander à boire.

Je retrouvai mon 69e en bataille, il allait s'ébranler à son tour ; j'avais ramassé une jolie carabine prussienne sur le champ de bataille, ce que voyant le vieux capitaine Monnier me dit en me frappant sur l'épaule : « Tu es un bon bougre, toi, car de tous les musiciens tu es le premier que je vois depuis huit jours. » Il est vrai que, n'ayant aucun intérêt, ni consigne, ni bravoure non plus à rester près du danger, les musiciens sont comme les corbeaux, ils n'aiment pas la poudre, ils la fuyent donc à toutes jambes, et ne rejoignent leur corps que quand leur instinct conservateur leur apprend que tout danger est passé.

Dans ce même moment l'Empereur approchait de notre régiment qui, n'ayant pas encore donné, se réjouissait de prendre part à la bataille. Napoléon, accompagné d'un grand cortège, allait au petit pas, quoiqu'il fût exposé aux boulets qui arrivaient à toute volée au milieu de son état-major. J'étais placé à dix pas de lui et de son chef d'état-major Berthier qui, à l'arrivée de chaque boulet au milieu de son cortège, lui disait : Sire ! Ce mot, je le lui entendis dire trois ou quatre fois, ce qui n'empêchait pas l'Empereur de continuer la même direction, quand, tout à coup, on voit le maréchal Ney suivi d'un hussard chargé de drapeaux, qui vient dire à Napoléon que sur tous les points la bataille était gagnée.

Dès ce moment, il ne se tira plus un seul coup de canon et de fusil, et l'Empereur partit pour Weimar où nous le suivîmes. Pour ma part, je dételai et montai ensuite un vieux cheval d'artillerie d'un caisson prussien, car j'étais moulu de fatigue, ayant fait quatorze lieues dans la journée. A onze heures du soir j'arrivai à Weimar, la ville fut livrée d'instinct au pillage le plus furibond qui se pût voir. L'Empereur était logé chez la duchesse de Weimar, à son château, ce qui fit qu'il fut respecté ainsi qu'elle. On mit le feu à un magasin de comestibles dans lequel il y avait plus de 1500 tonneaux de rhum, eau-de-vie, champagne, essence de térébenthine ; les soldats, afin d'être plus vite servis, tiraient à coups de fusil sur les tonneaux ; quand l'incendie fut devenu général dans les caves, les soldats se mirent à tirer tout dehors avec des crochets, et comme la ville est en pente, tout allait à la dérive ; c'était un coup d'œil effrayant de voir ainsi sauter en flammes et se répandre, le contenu de nombreuses barriques de vitriol et d'huile roulant dans ses rues rapides.

Vers le minuit je quittai la maison où j'étais, à cause du fracas qui s'y faisait, et parce que je n'avais pas à manger, ce dont j'avais le plus

grand besoin. Sachant que les quartiers isolés, quand on les trouve, sont les plus favorisés dans de semblables occasions, je m'arrêtai dans une rue déserte où régnait un silence de cimetière, et j'avise une allée noire dans laquelle je m'enfonçai l'épée à la main, semblable à don Quichotte contre les moulins à vent ; ayant entendu des voix de femmes, je frappai brusquement à une porte en disant : « Officier ! » A ces mots, on ouvre doucement, et je me trouve en face de deux jeunes demoiselles de 17 à 18 ans, pâles, la figure décomposée, qui me regardent et me demandent ce que je veux. « Moi et mes camarades nous voulons à manger, » répondis-je ; alors la plus hardie et en même temps la plus jolie, reprend la parole et me dit : « Faites ici tout ce que vous voudrez de nous, mais qu'on respecte notre vieille mère qui est malade » ; j'entraî alors chez elles, et elles me servirent de la bière, de l'eau-de-vie et du jambon, et je fis un charmant souper. N'entendant rien dans cette rue déserte, je ne voulais pas rester plus longtemps, et je prétextai que mes camarades avaient probablement perdu ma piste et que j'allais à leur recherche. Ces demoiselles voulaient bien que je laisse mon petit paquet, mais je leur observai qu'un militaire ne peut faire ainsi sans être puni ; je sortis avec la promesse de revenir bientôt. A une trentaine de pas de la maison, je rencontre notre facteur aux lettres, nommé Bertin, charmant jeune homme de 25 ans, parlant mieux l'allemand que moi, et que je connaissais depuis Besançon. Je racontai mon aventure à Bertin. « Oh ! conduisez-moi là, je vous prie, me demanda-t-il. Mais, lui dis-je, je ne retrouverai pas la maison ; » il y mit tant d'insistance qu'enfin je le conduisis, après quoi je m'esquivai en disant que j'allais revenir. J'ai su depuis qu'il avait eu une correspondance très suivie avec ces demoiselles, et qu'elles avaient été on ne peut plus aimables à son égard, ce que je comprends sans peine après une bataille comme celle de Iéna ; il me remercia beaucoup de lui avoir fait connaître cette maison ; mais vraiment, cela n'en valait pas la peine, le sacrifice était nul, car j'avais seize ans alors, j'étais encore dans les joubards, et pour pareille occurrence j'étais trop niais et trop pudibond. Ce fut très heureux pour ces demoiselles qu'il en ait été ainsi, car elles auraient pu avoir des hommes dépravés à loger qui leur auraient fait subir des violences, au lieu qu'il n'y eut en cette occasion que sympathie réciproque.

Je retournai dans mon ancien logement, j'y trouvai de mes camarades qui avaient trouvé du champagne et qui m'en firent boire plus que je n'aurais dû ; j'aimais cette douceur que je ne savais pas si enivrante, et j'y pris tellement goût, que le matin je n'étais plus dans mon état normal.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

L'esprit des autres. — Le comte Louis de Narbonne, l'un de ceux que Talleyrand aimait le mieux, si jamais il aimait quelqu'un, se promenait avec lui en lui racontant des vers de sa façon. Talleyrand aperçut non loin d'eux un promeneur qui baillait.

— Regarde donc, Narbonne, dit-il à son ami, tu parles toujours trop haut !

Actuellement
Soldes et Occasions
AUX TISSERANDS

Rue Madeleine 4, Près de l'Hôtel de Ville, LAUSANNE

A. LÉVY

Garçon!!!!

Un „DIABLERETS" et vous aurez un apéritif de marque, sain, stomacique, dont vous ressentirez les effets bienfaisants.

Pour la rédaction : J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.